

JOURNAL SOCIÉTÉ AFRICANISTES

vol. 4, 1934

LES RAPPORTS DES NOIRS AVEC LA NATURE.

SUR L'UTILISATION PAR LES INDIGÈNES DU GABON

D'UNE FOUGÈRE POUR PIÉGEAGE

ET D'UN CHAMPIGNON POUR LA FABRICATION DES CEINTURES DE PARURE,

PAR

AUGUSTE CHEVALIER,

PROFESSEUR AU MUSEUM.

(*Planche VI*).

Aucours de nos divers voyages en Afrique noire, nous avons pu constater souvent combien les indigènes de toutes les peuplades primitives étaient en rapports étroits avec la nature, combien était grande leur connaissance de tous les êtres de la faune et de la flore de leur pays, et combien ils savaient tirer parti d'êtres et de choses souvent insignifiantes pour les civilisés. Depuis des millénaires, sans doute, leurs ancêtres ont appris à observer les mille existences de la nature qui les environne et ils ont su utiliser certaines d'entre elles ; cet emploi a continué sans arrêt jusqu'à nos jours, mais en beaucoup de régions il est en train de disparaître, les vieux usages s'éteignent peu à peu à notre contact. C'est grâce aux observations des races primitives que les peuples de civilisations plus avancées, orientaux et occidentaux ont été mis en possession de produits qui rendent aujourd'hui des services inappréciables à l'humanité : les plantes à alcaloïdes, le caoutchouc, certaines teintures. Le Noir primitif vit constamment en contact avec la nature ; animiste il se sent dépendant des animaux et des plantes ; il les craint ou les respecte ; il a des bois sacrés, des animaux tabous, des plantes fétiches ; certains êtres lui sont utiles à toutes sortes de points de vue ; il en est qui sont poisons, d'autres fétiches et il leur attribue des propriétés magiques.

En vérité, il est un grand protecteur de la nature ; loin de l'asservir à ses fantaisies, il n'occupe parmi les autres êtres qu'une place raisonnable. Dès qu'il commence à balbutier quelques mots, il apprend les noms et les propriétés des animaux et des plantes qui l'entourent. Ces

connaissances constituent le fonds de son savoir et ce savoir en ce qui regarde les choses de la nature est prodigieux, certainement très supérieur à celui d'un écolier européen sur les êtres vivants de son entourage ; il semble que l'homme civilisé s'éloigne de plus en plus des conditions naturelles de vie de l'*Homo sapiens* primitif.

L'homme d'Afrique, avant l'arrivée des Blancs, au moins à l'intérieur de la forêt, vivait dans un véritable équilibre biologique avec tous les êtres, végétaux et animaux, qu'il connaissait et qu'il savait utiliser ou dont il pouvait se défendre sans aller à l'abus et jusqu'à la destruction. Dans le vocabulaire de chaque peuplade, on pourrait sans doute rassembler des milliers d'appellations qui servent à nommer non seulement les animaux et les plantes, mais aussi certaines parties de ces êtres. Au Sénégal le *Palmier Borassus* est désigné en wolof ou en sérère par dix noms différents, suivant qu'il s'agit du fruit, de la graine, de la germination, du Palmier jeune, de l'arbre adulte ou de la plante en décrépitude, de ses feuilles, etc.

Le Primitif tire parti d'une multitude de produits animaux et végétaux pour se nourrir, se vêtir, se parer, soigner ses maladies, éviter le mauvais sort et à tous ces produits il donne des noms.

L'exemple le plus frappant que nous puissions citer de l'emploi dans la vie courante des Noirs de produits végétaux, en apparence insignifiants, et dont notre civilisation n'aurait sans doute jamais imaginé l'usage, nous est donné par deux modestes végétaux de l'embranchement des Cryptogames : une *Fougère* et un *Champignon*, sur lesquels nous nous proposons d'attirer l'attention de la Société des Africanistes. Ces emplois nous ont été signalés par un très zélé correspondant, l'abbé A. Walker, né au Gabon qu'il n'a jamais quitté, d'origine indigène par sa mère et qui a constamment vécu avec les Gabonais. L'abbé Walker est en même temps un excellent naturaliste, familiarisé avec la flore et le folklore de son pays.

Examinons tout d'abord la Fougère. C'est une liane herbacée, le *Lygodium Smithianum* Presl., qui vit dans la grande forêt dense et qui s'élève dans les petits arbres de 2 à 5 m. de haut. Il existe en Afrique une autre espèce le *L. scandens* Sw., mais elle n'a pas les mêmes propriétés. Les tiges ou plutôt les rachis des frondes du *Lygodium Smithianum* sont utilisés journellement par les piégeurs de la région de Sindara (Ngounié, au Gabon). Son nom est *Kubanga* (en bakélé)¹, *Banga* (mitsogo), *Mbanga* (en eshira), *Deoga* (ivéa), *Nkol-Nzeng* (fang). Le rachis est divisé d'ordinaire par les chasseurs en trois lanières d'environ 2 m. de long que l'on emploie pour tresser des cordes pour collets. Suivant que le gibier est petit ou moyen ces collets sont composés de 3 ou 6 lanières entrelacées.

1. Le nom des fougères en général en bakélé est *Nzeng'è* et *Nzeng* en fang.

Ces collets sont destinés surtout à prendre des perdrix, des pintades, des écureuils (rats-palmistes), des porcs-épics, des antilopes de petite taille. Mais on assure que les tresses de *Mbanga* sont assez résistantes pour capturer des phacochères et de grosses antilopes. Dans ce dernier cas le nœud coulant, au lieu d'être couché horizontalement est dressé verticalement, de manière à prendre le gibier par le cou et non par la patte.

Lorsque le nœud coulant est couché sur le sol, le piège s'appelle *Mosinga* (mitsogo), *Musinga* (eshira); s'il est dressé on le nomme *Bovea* (mitsogo), *Buvula* (eshira).

L'usage que font les Gabonais du Champignon, autre objet de cette note, est encore plus curieux.

Ce Champignon est un rhizomorphe d'Hyménomycète, mais en l'absence de son chapeau, il n'a pas été possible de le déterminer. On donne le nom de rhizomorphes à des filaments mycéliens simples ou ramifiés qui courent dans le sol ou à la surface du bois et forment parfois des nodosités (sclérotés) et qui peuvent parfois produire aussi des réceptacles (ou champignons proprement dits).

Le rhizomorphe avec lequel les Gabonais fabriquent des ceintures qu'ils portent autour des reins vit à la surface des vieux morceaux de bois pourris gisant sur le sol; les filaments sont noirs, lustrés et présentent parfois de petits renflements (sclérotés). Les indigènes les cordent deux par deux et ils obtiennent de jolis cordons avec lesquels ils fabriquent des ceintures tressées. A l'état naturel le rhizomorphe est déjà flexible, mais il semble qu'on lui fait subir une préparation pour le rendre plus souple encore.

Les indigènes nomment :

<i>la plante</i>	<i>le cordon</i>	<i>en langue</i>
Mbiyo	Motsipo	(ivea et mitsogo)
Mugukura	Gibata	(eshira)
Gifugu	Yéga	(bavili)
	Mutsipu	(masangu).

Le rhizomorphe se compose de filaments d'un noir brillant, très longs; les plus fins ont 1/2 mm. de diamètre et ressemblent à un fil; les plus gros 2 mm. de diamètre. De distance en distance ils adhèrent au support par une sorte de suçoir ou de petit pied épaissi. Pour fabriquer le *Motsipo* les indigènes rassemblent 4 filaments entre eux en les tressant artistement. Ils forment ainsi des cordelettes d'environ 3 mm. de diamètre d'un noir jais brillant. Il faut huit cordelettes assemblées parallèlement pour faire une ceinture: elles sont libres entre elles, sauf à leur extrémité où elles sont ligaturées sur 2 cm. de longueur, la ceinture a 1 cm. de diamètre à la ligature et 80 cm. de long quand elle est déployée. Elle se porte autour des reins, au-dessus de l'organe génital. Les cordelettes

sont très souples et ont probablement subi une préparation pour rendre les filaments flexibles.

Notre ami, M. Roger Heim, sous-directeur du Laboratoire de Cryptogamie du Muséum, a bien voulu examiner le champignon avec lequel on fabrique le *Motsipo*, et il nous donne à son sujet les renseignements suivants :

« La structure de ces rhizomorphes est nettement différente de celle des mêmes productions offertes par les *Marasmius obscuratus*, *M. Balansae*, *M. Thollonis*, etc... Je n'ai trouvé dans aucune autre espèce rhizomorphique les particularités anatomiques que me montrent les cordonnets envoyés par l'abbé Walker.

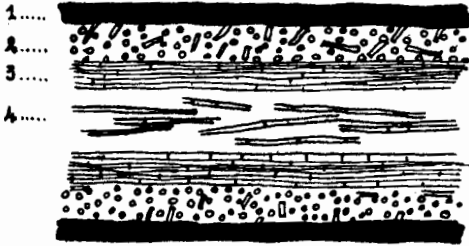


Fig. 3. — Coupe transversale dans le rhizomorphe (d'après M. HEIM).

« Le résultat de mes observations se résume dans le schéma ci-contre qui représente un rhizomorphe âgé comprenant 4 couches différentes : 1° une écorce bien différenciée de 34 à 40 μ . d'épaisseur ; 2° une couche de filaments densément intriqués, la plupart de direction perpendiculaire à l'axe du rhizo-

morphe ; cette couche circulaire mesure 125 à 180 μ . environ ; 3° une couche de filaments longitudinaux, serrés, à peine emmêlés de 220 à 250 μ . d'épaisseur ; 4° enfin la partie centrale, à structure régulière et homogène (constituée des mêmes filaments cylindriques et longitudinaux, mais peu abondants) et pouvant atteindre 3/4 de mm. de diamètre. Tous les filaments constitutifs de cette production sont analogues, et mesurent en moyenne 3 μ . de diamètre. Ils sont fréquemment septés.

« Une particularité fort intéressante permet d'expliquer la qualité de malléabilité de ces rhizomorphes : les hyphes de la trame régulière (3 + 4) se fragmentent aisément en groupes de cellules d'une quinzaine de μ . de longueur, constituant autant de chaînons. On peut donc dire que le rhizomorphe se plie aisément à la manière d'une longue chaîne à articulations multiples : la propriété mécanique du cordonnet s'explique essentiellement par sa structure anatomique.

« En ce qui concerne la détermination du champignon je ne puis donner aucune précision. Je puis seulement dire qu'il s'agit très probablement d'un *Marasmius*. Mais, parmi les Marasmes à rhizomorphes aucune espèce décrite n'offre de cordonnets anatomiquement semblables ».

Nous nous sommes demandé comment l'ancêtre de l'homme primitif avait été conduit à utiliser le rachis du *Lygodium* pour fabriquer des collets destinés à la capture du gibier.

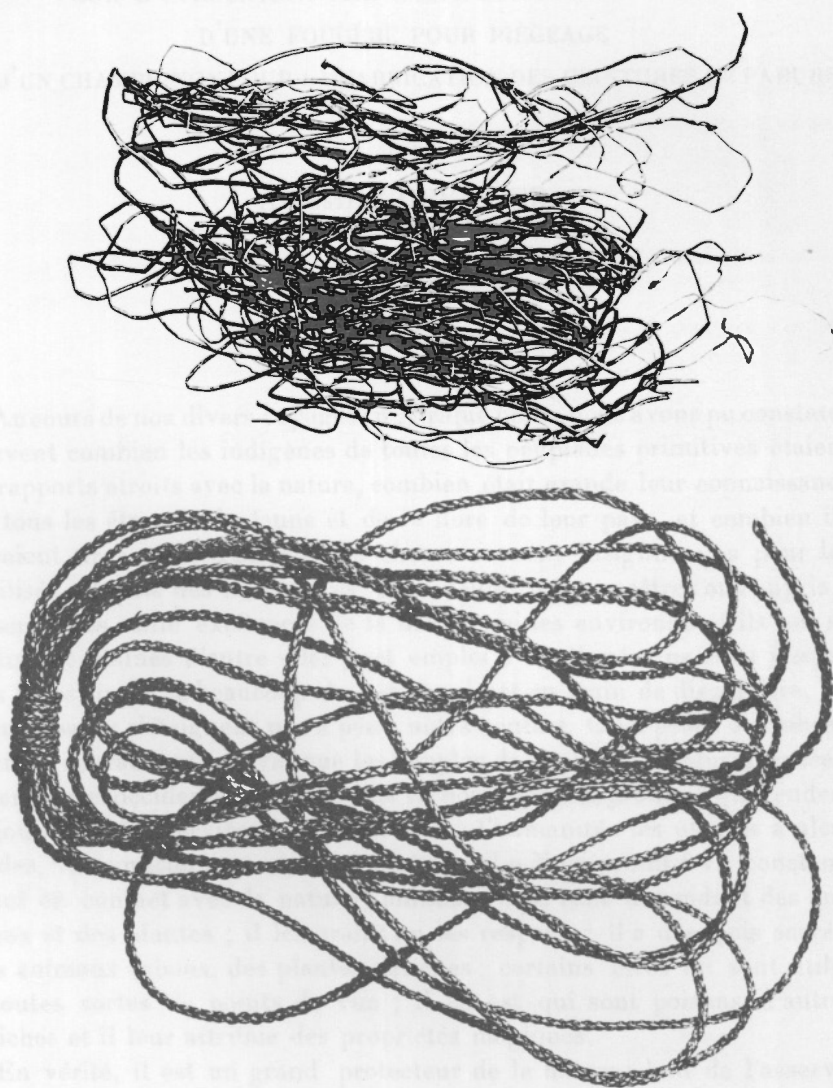
L'homme sauvage de la forêt à la recherche d'animaux pour sa nourriture dut remarquer quelquefois des mammifères et des oiseaux retenus captifs par les sarments de la liane, enchevêtrés entre eux à l'état naturel ; il pouvait capturer facilement le gibier ainsi prisonnier. De là à imiter ce qu'il avait observé dans la nature, il n'y avait qu'un pas à faire, et c'est l'espèce de liane qui avait servi de piège naturel qu'il utilisa. Il est vraisemblable qu'il lui attribua un rôle magique pour la capture des animaux.

Les beaux filaments d'un noir brillant du rhizomorphe du champignon durent aussi attirer l'attention de l'homme sauvage parcourant la forêt vierge et qui portait déjà sur lui des dépouilles d'animaux, des plumes d'oiseaux provenant de ses chasses. Il n'eut pas à réfléchir beaucoup pour comprendre le parti qu'il pouvait tirer de ces filaments mycéliens souples pour sa parure et l'usage s'établit d'en faire des ceintures qu'on porte autour des reins. L'usage ainsi adopté se répandit chez toutes les tribus et un usage apparu chez l'homme primitif persiste tant que durent ses croyances et son attachement aux usages des ancêtres.

La découverte et l'utilisation de certaines parties de plantes à alcaloïdes d'Afrique comme le café, la noix de kola se sont produites bien longtemps après que l'homme sut fabriquer des pièges et employer des parures. Faisant usage pour sa nourriture d'une multitude de fruits et de pousses végétales, il remarqua à la longue certains végétaux qui faisaient mieux que de l'alimenter, ceux qui, à petites doses, procuraient de l'euphorie et calmaient la faim. Il fallut sans doute de nombreuses générations pour arriver à acquérir l'expérience qui permet de connaître les plantes qui avaient ces propriétés magiques.

Les connaissances emmagasinées par les peuplades primitives sont presque toujours le résultat d'observations très anciennes, acquises par les ancêtres de chaque tribu ou empruntées aux tribus avec lesquelles les peuplades ont été en relations. Les hommes primitifs savent que c'est aux ancêtres qu'ils doivent toutes leurs connaissances de la nature. Ces connaissances sont en outre d'ordre mystique. La nature est pour eux une force mystérieuse qui n'a révélé ses secrets que parce que les génies ou les dieux l'ont permis. Ils croient qu'une sorte de révélation aurait permis à leurs ancêtres d'acquérir ces connaissances que la tradition a transmises. L'homme primitif ne domine pas la nature, mais il la craint, il la respecte dans une certaine mesure, et l'utilise sans une exagération allant jusqu'à sa destruction, comme le font les civilisés.

Au moment où certains organismes cherchent à organiser la protection de la nature, j'ai voulu montrer que les peuplades primitives savent souvent la respecter tout en tirant parfois un parti très judicieux de ses productions.



CEINTURE DE PARURE DES INDIGÈNES DU GABON.
Le rhizomorphe brut et la ceinture.